

Chapitre 1

Moi, Charlemagne.

« Allons ma Jeanne, viens chez grand-père Charlemagne. Là... ici, à côté de moi. Tu bouges pas. Je vais te raconter.

— Tu me fais rire, pépé, avec ton accent. Il est encore plus drôle que celui de papa. Attends deux minutes, j'arrive, je prends mon MP3.

— Non pas de musique. Tu dois écouter, assise là. Le baobab il aime pas la nouvelle musique. Il est très vieux. Il écoute que la voix de ses fils. Dé* !

— OK, mais je prends un coussin, il y a plein de fourmis... Commence par ton métier de charretier, ça a l'air sympa comme boulot...

— Oui, c'était un métier agréable, pas trop fatigant, mais il fallait beaucoup parler. J'habitais ici même, l'île de Mar-Loge et j'y suis né. C'était une belle île, bien calme. Il y avait l'école et l'église. Mon père était pêcheur, il se nommait Dieumerci. Au début, je travaillais avec lui. Pêcheur était aussi un beau métier, mais plus difficile. Ma mère, Viviane, allait vendre le poisson sur les marchés. Elle fabriquait aussi des beaux paniers, des colliers. Toutes les femmes du village travaillaient ensemble. Elles faisaient des confitures pour les touristes. Et justement, ce sont les touristes qui ont changé notre vie...

— Pourquoi ?

— Un jour, un blanc est venu sur l'île. Il a construit un campement. De belles cases, mieux que les nôtres ! Des cases pour dormir, une autre très grande case pour manger et des water-closets avec des douches. Le campement était loin de notre village, tout au bord

de la mer. Toutes ces cases c'étaient pour les gens qui venaient en vacances. Les touristes, ils aiment bien le "dépaysement". Ils disent ça ! Vivre dans la brousse ça leur plaisait. Le blanc, Olivier, il était un grand monsieur. Très bon et généreux avec tout le monde. Au village nombreux étaient les hommes qui ont travaillé avec lui pour construire son campement. Et quand il était terminé, le patron Olivier a embauché six hommes pour travailler avec lui, plus deux femmes pour la cuisine. Il donnait un bon salaire. Tous étaient heureux. Les touristes arrivaient en pirogue sur l'île, après il fallait les emmener jusqu'au campement. Ça faisait huit kilomètres. Olivier avait acheté une charrette et un bon cheval, afin de transporter les toubabs, les blancs. Il lui fallait un charretier. Au début, mon cousin a pratiqué ce métier, mais il était toujours en retard et Olivier ça l'énervait. Un jour, il est venu me voir et m'a demandé si je pouvais remplacer mon cousin parce qu'il ne voulait plus de lui. J'ai accepté. J'ai dit à mon père que je voulais gagner de l'argent et après me marier avec Marie-Thérèse, ta grand-mère.

Ce travail me plaisait beaucoup. J'ai rencontré tellement de gens, de tous les pays. Moi aussi, grâce à eux j'ai voyagé dans le monde entier. Ils me racontaient leur pays et moi je les rendais heureux en inventant des histoires pour leur plaire. Je vais t'en raconter une qu'ils aimaient beaucoup, tu veux ma Jeanne ? Sur le chemin qui menait au campement, un prêtre avait planté une croix en bois. C'était quand j'étais tout petit.

Les touristes, chaque fois qu'on passait devant, ils demandaient pourquoi il y avait une croix. Alors moi j'ai inventé "la tombe de l'Italienne", et les gens répétaient : de l'Italienne ?

Alors je commençais mon histoire : oui, elle était venue voir le marabout du village parce qu'elle voulait épouser un riche commerçant de son pays. Elle supplia le marabout de lui fabriquer l'élixir d'amour et d'ensorceler le riche Italien afin qu'il tombe très amoureux d'elle. Mais le marabout qui était un grand sorcier voyait dans le cœur de cette femme. Elle était méchante et son cœur n'était pas plein d'amour. Elle aimait l'argent. Il le lui a dit et elle s'est fâchée. Elle s'est moquée de lui. Elle lui a dit qu'elle irait voir un vrai marabout, que lui n'était qu'un idiot. Il est resté très calme et lui a répondu qu'elle ne rencontrerait personne d'autre parce que cette

nuit elle serait mangée par les hyènes. Elle se fâcha encore plus et bouscula les enfants en sortant de la case. “Ton cœur est mauvais femme blanche”, lui lança-t-il... Le lendemain, un pêcheur trouva la femme, enfin les restes, éparpillés au milieu du troupeau de zébus. Il ramena tout ça au prêtre du village qui s’occupa d’enterrer l’Italienne et de placer une croix à l’endroit où elle a été dévorée. C’était une belle histoire. Les touristes ils aiment quand on leur parle des sorciers et de la magie. Ils sont émerveillés et en même temps ils ont un peu peur. Ça s’appelle le mystère...

J’inventais beaucoup d’histoires et Olivier le savait. On rigolait bien tous les deux. Parfois quand j’arrivais au campement, la charrette remplie de toubabs, il me disait : “Charlemagne, n’oublie pas de leur parler de l’Italienne ! ” Déjà les autres ils faisaient les curieux ! Des belles années, oui !

Un an après être devenu charretier, j’ai épousé Marie-Thérèse. La fête a duré quatre jours. J’avais plus d’argent que les amis du village et j’ai tout payé. Ta grand-mère était une belle femme. Avant, elle voulait pas se marier avec moi, parce qu’elle disait que je puais le poisson comme son père et ses frères, elle supportait pas cette odeur ! Ah, les femmes, c’est compliqué Jeanne ! Moi j’étais amoureux d’elle et je souhaitais qu’elle me donne beaucoup d’enfants. Je ne désirais pas une autre femme. Elle avait du caractère ! Elle n’était pas soumise. Tu comprends, chez nous les femmes elles font toujours ce que leur mari dit. Elle non ! Elle avait un peu mauvais caractère, mais c’est ça qui me plaisait. Je ne m’ennuyais pas avec elle. Elle savait lire et écrire, moi pas beaucoup. J’étais plus dans les calculs, les mathématiques. Parfois, elle faisait la lecture aux enfants sous le grand baobab, assise là où tu es. Le baobab c’est l’arbre à palabres.

On peut papoter à ses pieds. Il nous aide à bien réfléchir aussi. Les enfants aimaient beaucoup. Les autres femmes du village disaient qu’elle n’était qu’une paresseuse, qu’elle laissait sa mère et ses sœurs faire le travail à la maison et dans les jardins. Tu sais ce qu’elle faisait alors Marie-Thérèse, elle leur tirait la langue et continuait jusqu’à ce que sa mère vienne la chercher. Elle lui donnait une gifle, essayait de lui arracher le livre et la tirait vers la case.

Nous, les hommes, on s’amusait en regardant les disputes... Et c’est comme ça que je suis devenu amoureux d’elle. Elle me faisait rire.

Elle parlait beaucoup, toujours le bec ouvert, elle était intéressante. Pas comme les autres. La malice, elle la portait en elle.

Le jour de notre mariage, elle m'a dit qu'elle me donnerait deux enfants, et c'est tout. Ben, j'ai dit oui, que veux-tu ! Deux enfants qui iront à l'école chaque jour, qui feront des études dans un lycée et qui iront à l'université. Qui auront un beau métier et qui partiront de la brousse pour voir le monde et évoluer, disait-elle. Pas des enfants de pêcheurs ou jardiniers !

Ma mère Viviane avait entendu notre conversation. Elle était en colère contre moi. Elle n'aimait pas Marie-Thérèse. Elle disait qu'elle était folle et moi, le plus idiot du village, que je devais déjà penser à chercher une seconde épouse plus docile et qui me donnerait d'autres enfants.

Au mariage, tout le monde était heureux et dansait, sauf Dieu merci et Viviane, mes parents. Ils pensaient que le malheur avait frappé leur fils et ils parlaient beaucoup avec notre marabout. Mais moi, j'étais heureux. J'avais construit une belle case et préparé une belle chambre pour Marie-Thérèse et moi, avec un tapis pour mettre devant le lit, elle avait vu ça dans un magazine laissé par un toubab. Je lui ai acheté un très grand miroir afin qu'elle puisse se regarder toute entière. J'avais acheté six chèvres et donné un peu d'argent aussi. Ses parents à elle étaient très contents, je crois qu'ils avaient peur que Marie-Thérèse ne se marie jamais à cause de son caractère.

J'étais gentil alors.

— Pourquoi tu dis “alors” ? Tu n'es plus gentil grand-père ?

— Parfois, j'ai oublié Jeanne. »